

## Le renard et la quatrième fonction

Pierre Sauzeau,

Professeur émérite à l'Université Paul-Valéry-Montpellier 3

[sauzeau.pierre2@wanadoo.fr](mailto:sauzeau.pierre2@wanadoo.fr)

**Abstract:** This article fits into the framework of the 4th function theory. In it, we study the Masters of paths that are foxes, from the fables, the Greek or Irish pseudo-historical narratives and the Roman de Renart. Cunning, crafty, the fox is characterized with a strong association to transgressive sexuality, whether male or female as well as with an ambiguous relationship with sovereignty, that he pretends to support and still is very likely and willing to usurp.

**Keywords:** fox, fourth function, fable, Aesop, Aristomenes, Crimthann, Roman de Renart.

**Résumé:** Dans le cadre de la théorie de la 4ème fonction, on étudie dans cet article ces Maîtres du chemin que sont les renards, venus de la fable, des récits pseudo-historiques de la Grèce ou de l'Irlande, du Roman de Renart. Le Rusé se caractérise par une forte association avec la sexualité transgressive – masculine ou féminine – et par un rapport ambigu avec la souveraineté, qu'il prétend soutenir mais qu'il cherche volontiers à usurper.

**Mots clés :** renard, quatrième fonction, fable, Ésope, Aristoménès, Crimthann, Roman de Renart.

Même si l'étude du symbolique doit se garder de hâtives généralités transhistoriques et transculturelles, on peut sans doute considérer comme une donnée « universelle » la symbolique du renard (éventuellement relayé par le chacal ou le coyote), l'animal qui incarne essentiellement l'intelligence rusée. Mais ces universaux n'ont de véritable intérêt que replacés dans un contexte suffisamment précis pour que leur signification s'intègre dans un ensemble idéologique structuré<sup>1</sup>. C'est pourquoi il a paru intéressant d'examiner, à partir de quelques textes caractéristiques, comment

---

<sup>1</sup>C'est pourquoi les études très générales (comme Uther, 2006, à qui j'emprunte néanmoins le concept de *fictional animal*) se révèlent décevantes. L'ouvrage très ancien d'A. Gubernatis sur la mythologie animale, cité dans la trad. anglaise de 1872, et disponible sur Internet (Archive.org), s'intéresse surtout aux textes sanskrits et aux légendes russes.

cet animal "fictionnel" fonctionne au sein de l'espace indo-européen, selon le modèle quadrifonctionnel que, mon frère et moi, nous avons pu dessiner, à la suite des frères Rees et de Nick Allen ; il s'agit, pour mieux rendre compte des complexités du système idéologique indo-européen, d'élargir le modèle trifonctionnel et les chemins frayés par G. Dumézil sans pour autant trahir sa méthode ni sa pensée<sup>2</sup>.

Il fallait dans un premier temps établir fermement la fréquence des séries à quatre termes et surtout la cohérence de ces séries entre elles ; car la quatrième fonction ne se contente pas de réunir de façon informelle tout ce qui relève du non-ordre, périphérique, marginal, et de l'Altérité, que ce soit sur le plan de l'organisation sociale, du panthéon ou du cosmos. La définition négative de la Quatrième fonction ne l'empêche pas de se structurer elle-même selon un certain nombre de pôles bien apparents, même si un approfondissement de la recherche sera nécessaire pour les caractériser précisément, et établir leurs rapports dans toute leur richesse.

Parmi ces pôles, l'un des mieux définis, que nous avons nommé par convention « aryamanique », est caractérisé par la communication, et à l'intérieur même du champ aryamanique, se déploie la tradition des Maîtres du Chemin<sup>3</sup>, où le renard trouve aisément sa place. L'intérêt d'approfondir ainsi un dossier clairement situé en Quatrième fonction, c'est de pouvoir démontrer la cohérence interne de ce quatrième élément de la structure idéologique indo-européenne.

### **Les noms : Loups et renards**

*Renart*, avant de devenir sous la forme renard la désignation française moderne du *Vulpes vulpes*, est le nom propre que la tradition littéraire médiévale attribue au représentant de l'espèce désignée par le nom commun *goupil*. Les noms du renard dans les langues indo-européennes (sanskrit *lopāśa*, avestique *raopi*, grec *alōpēx*, gaulois *louernos*<sup>4</sup>, lat. *uulpis* / *uulpēs*, bas-latin *uulpiculus* > *goupil*) sont certainement apparentés à ceux du loup

---

<sup>2</sup>Sauzeau et Sauzeau, 2012.

<sup>3</sup>Sauzeau, 2011, où sont très rapidement esquissés, p. 263-264, les thèmes de cet article. Sur l'imaginaire des forêts et des routes, voir Miller, 2011.

<sup>4</sup>Le gaulois *louernos*, dont on retrouve la trace dans les langues celtiques (v. irl. NP *Loarn*, v. gall. *Louern*, breton *louarn* etc.) explique le nom propre du roi arverne *Louernios* ; cf. Delamarre, 2003, p. 208 (et *infra*, p. 15).

(sanskrit *vrka-*, grec *lukos*, lat. *lupus*, vieil irlandais *olc*, goth. *wulfs*, vieil islandais *ulfr*) mais dans des conditions très complexes, qu'on a expliquées par le phénomène du tabou linguistique (qui consiste en particulier à déformer les noms des animaux dangereux ou des puissances inquiétantes)<sup>5</sup>. Grâce à la théorie des laryngales, Françoise Bader<sup>6</sup> se passe de ce concept, pour analyser cette famille étymologique du point de vue phonétique, morphologique et sémantique, à partir de l'idée « arracher, razzier » *\*h<sub>2</sub>w-el-*. N'entrons pas dans le détail d'une démonstration difficile et qui reste toujours discutable.

Les deux compères-ennemis, que la science moderne rassemble dans la famille des canidés, n'ont pas toujours été nettement distingués du point de vue linguistique par les proto-indo-européens, avant de recevoir chacun une désignation spécifique ; ils ont longtemps été sentis comme proches – des prédateurs sauvages, qui sortent de la forêt pour arracher, ravir leurs proies, en particulier les animaux domestiques<sup>7</sup> ; mais aussi distingués, voire opposés, en raison des différences évidentes de taille, de force, de caractère, de comportement. Le loup est comme le renard un « razzieur », il sait « dérober sa trace par mille détours tortueux » (Pindare, *Pyth.*, II, 85) mais,

<sup>5</sup>Le nom des animaux nuisibles et dangereux est instable, de règle générale ; ainsi un des noms du renard en grec se présente sous de nombreuses formes : κίδαφος, κιδάφη, κινδάφη, σκίδαφή, σκινδαφός (Cf. Chantraine *DÉLG*, s. v. κίδαφος). Ces mêmes animaux reçoivent souvent, par l'effet du « tabou linguistique » (cf. par ex. Meillet, 1921, p. 281 *et sq.*), des « surnoms » descriptifs qui permettent, à un moment donné de l'histoire de la langue, d'éviter de prononcer le « vrai » nom de la bête (c'est-à-dire le nom hérité, lui-même souvent affecté par le phénomène). Ainsi l'ours (*\*h<sub>2</sub>rtkōs*, lat. *ursus* etc.) devient en germanique *\*beron* « le brun », en slave *\*medu-jed* le « mangeur de miel », etc. Pour le renard, les mots anglais *fox* et allemand *fuchs* dérivent du germanique *\*pukso* « qui a une (belle) queue » dérivé de i.-e. *\*puk-* « queue ». L'irlandais *loisínánn* « au bout (de la queue) blanc » évoque le détail caractéristique de cette queue remarquable. Le mot irlandais plus courant *sinnach*, de *sinn* « se moquer », pourrait bien signifier « le moqueur » (Vendryes, *LEIA*, vol. S, 1974, p. 114). Cf. *sindad* « fait de railler, de satiriser, d'injurier » : la satire est clairement une activité poétique relevant de F 4. Rien ne recommande le rapprochement de *sinnach* avec σκινδαφός. Voir *infra* p. 15 pour l'irlandais *crimthann* et p. 4 pour le grec Κερδῶ.

<sup>6</sup>Bader, 1995. Cf. Adrados, 1985. Schriver, 1998.

<sup>7</sup>Le renard de Teumessos est l'image fantastique de ce prédateur ; nous ne pouvons l'étudier ici, ni la dimension solaire du renard ; cf. Sergent, 1999, p. 27 *et sq.*

plus puissant, préférant l'action collective de la meute, « il attaque à découvert, tandis que le renard opère dans l'ombre, sans se montrer »<sup>8</sup>. Ces caractères naturels ont conduit les peuples indo-européens à faire du loup un symbole de la force brutale et dangereuse, qui peut être située en deuxième fonction – une image du guerrier terrible, par exemple dans la saisissante comparaison homérique des Myrmidons de l'*Illiade* (XVI, 156-162). Mais l'image du loup guerrier est secondaire à celle des jeunes en marge initiatique, de la bande de para-guerriers ; s'il est isolé, le loup évoque l'homme hors-société, l'*outlaw* ; dans tous ces cas, il s'inscrit en quatrième fonction<sup>9</sup>. Les deux conceptions peuvent se croiser et jouer l'une avec l'autre : la bivalence symbolique du loup signale une importante contiguïté, qui révèle la dimension sauvage du guerrier indo-européen. Le renard, lui, n'évoque en rien le guerrier « normal » selon les conceptions indo-européennes. Absent des épopées homériques, il peut passer pour couard, selon le proverbe « lions au logis, renards au combat » (Aristophane, *Paix*, 1189-1190). Il peut néanmoins, nous le verrons, s'associer à certaines formes de combat irrégulier.

### **L'animal trickster**

Si le renard porte un nom indo-européen proche de celui du loup, ce nom relève souvent du genre féminin (grec *hē alōpēx*, lat. *uulpes*, russe *lisica*...) ; il est fameux depuis l'Antiquité pour son intelligence rusée, du reste tout à fait réelle. Le renard, avec des forces bien plus modestes que le loup, individualiste, ne menace guère l'homme directement, mais rôde volontiers à la périphérie des habitats. Il est l'animal-trickster par excellence, compte tenu des problèmes que pose ce concept trop universel, dont, après les travaux de Dumézil sur Loki et de Detienne et Vernant sur la *mētis*<sup>10</sup>, nous avons tenté ailleurs de préciser les contours dans le domaine indo-européen<sup>11</sup>. La représentation de cette qualité intellectuelle et de l'animal qui l'incarne présente la grande ambiguïté si caractéristique de la quatrième fonction, et peut subir une forte péjoration. Un « renard » reste pour nous, si fin soit-il, une personne peu recommandable, et les Siciliens de l'Antiquité

---

<sup>8</sup>Detienne et Vernant, 1974, p. 43.

<sup>9</sup>Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 152 *et sq.*

<sup>10</sup>Dumézil, 1986. Detienne et Vernant, 1974.

<sup>11</sup>Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 296 *et sq.* à propos d'Hermès.

le désignaient par le mot κίναδος qui sert en grec d'insulte<sup>12</sup>. En Grèce, le renard peut être désigné par le nom féminin Κερδῶ<sup>13</sup>, dérivé du neutre τὸ κέρδος « gain, profit personnel obtenu par habileté »<sup>14</sup>, au pluriel τὰ κέρδεα « moyens de gagner, ruses ». Ce « surnom » du renard nous signale que la ruse ne relève pas seulement du jeu, du plaisir de tromper pour se gausser de l'adversaire, mais qu'il s'agit d'un moyen de gagner, sur tous les plans de la vie personnelle ou sociale, alors même qu'on était en position de perdre. La « ruse » se révèle indispensable, y compris dans deux domaines où, selon l'idéologie indo-européenne décrite par Georges Dumézil, elle devrait se heurter à un interdit de principe, la souveraineté et la guerre, d'autant plus qu'elle s'accompagne volontiers d'impudence et de trahison<sup>15</sup>. La « morale » des fables grecques et indiennes, fondée sur l'intérêt, qu'on obtient par l'habileté, fût-elle déloyale, et la tromperie, s'oppose de façon remarquable à la théorie dominante selon laquelle les actes bons et une conduite honnête conduisent au succès<sup>16</sup>. De la nature profondément ambivalente de la fable naissent les problèmes de sa « moralisation »<sup>17</sup>.

#### Les chacals et le Pañcatantra

Le renard n'est pas seulement l'un des personnages récurrents de la « fable » antique ; il en est de quelque façon le modèle et l'inspirateur<sup>18</sup>.

<sup>12</sup>Corbel-Morana, 2012, p. 95, avec les références.

<sup>13</sup>Aristophane, *Cav.*, 1068 ; Lucien, *Hermotimos*, 84, etc. La fable d'Ésope (192 Chambry) raconte comment un lièvre apprend, pour son malheur, pourquoi le renard s'appelle Κερδῶ. Chantaine P., *DELG*, s.u. D'autres dérivés sont des épithètes associées à des divinités : Κερδέων à Hermès (Hérodas, VII, 74), Κερδείη à Peithō, Κερδῶος à Apollon. Oppien (*Hal.* II, 107-118) a décrit la fameuse pratique du renard « à la ruse tordue » (ἀγκυλόμητις κερδῶ), qui fait le mort pour attraper les oiseaux. Sur le renard comme modèle de tromperie en Grèce, Taillardat, 1965, p. 227-228 ; Detienne et Vernant, 1974, p. 41 *et sq.*

<sup>14</sup>J'emprunte cette définition du sens à Roisman, 1990, qui étudie le comparatif κέρδιον et signale la connotation souvent péjorative des mots de la famille.

<sup>15</sup>Voir par ex. Corbel-Morana, 2012, p. 94 *et sq.*

<sup>16</sup>Thite in *Fable* 1984, p. 50 *et sq.*

<sup>17</sup>Nøjgaard, in *Fable* 1984, p. 225-251.

<sup>18</sup>Il y incarne l'intelligence rusée, bien entendu, mais, par l'effet d'une dialectique propre au genre, mais qui renvoie peut-être au type général du trickster, certaines fables lui donnent le mauvais rôle, y compris celui du sot, du trompé.

En Inde il est relayé par le chacal<sup>19</sup>, personnage autour duquel s'organise le *Pañcatantra*. Ce texte célèbre, qui rassemble un grand nombre de fables, date du VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le titre lui-même signifie à la fois « l'enseignement (réparti en) cinq sections » et « (le recueil de récits didactiques en) cinq Livres ». Le mot *tantra*, en effet, comporte la signification « section d'un ouvrage, livre », ou bien « enseignement, procédé didactique », d'où, selon l'explication donnée par Louis Renou, « sur un plan mineur », les sens d'« artifice », ou de « ruse »<sup>20</sup>. Il s'agit en tout cas de donner, par l'exemple des fables, une leçon de vie et de gouvernement à des princes jusqu'ici peu concernés par leurs devoirs.

Les fables, surtout les fables animales, ont quelque chose de populaire et d'enfantin qui résulte de l'affaiblissement de leur fonction d'enseignement « initiatique » dans le cadre des rites de passages de l'enfance à l'adolescence et se perpétue en raison de leur rôle pédagogique<sup>21</sup>. Cette fonction ne doit pas faire oublier leur signification sur le plan de l'*idéologie politique*. Le chacal Damanaka (le Dompteur) est au service du Lion et devient son ministre ; et l'ensemble des *Cinq Livres* constitue un texte « à l'usage du prince, destiné à lui apprendre – en l'amusant – les principes de l'art de conduire les hommes »<sup>22</sup>. L'intelligence rusée est l'arme suprême de la souveraineté, bien supérieure à la force armée.

« Ni avec les armes, ni avec les éléphants, ni avec les chevaux, ni avec les fantassins, une affaire n'arrive à bonne fin comme quand elle est faite par l'intelligence... » (*Pañcatantra*, I, 3, trad. Lancereau)

Cette fonction de la parole intelligente mise au service de l'autorité royale relève, comme nous l'avons montré dans notre ouvrage de présentation générale, du pôle aryamanique de la Quatrième fonction. La fable grecque fournit de nombreux arguments à l'appui de cette analyse<sup>23</sup>.

---

<sup>19</sup>En fait, le védique *lopāśa* désigne le chacal, le renard et les animaux comparables. Sur le chacal des fables indiennes, cf. Thite, in *Fable* 1984, p. 45.

<sup>20</sup>Renou, 1965.

<sup>21</sup>Sur le rapport entre rites de passage et F 4, cf. Sauzeau, 2010.

<sup>22</sup>Renou, 1965, p. 17.

<sup>23</sup>À l'évidence, le fait que le genre lui-même, du moins sa tradition écrite, ait ses racines dans la culture sumérienne et le monde sémitique du Proche- et du Moyen-Orient, n'empêche en rien qu'il se soit développé dans le cadre des cultures indo-européennes ni qu'il ait trouvé sa place dans leur structure idéologique, bien avant d'y être fixé par l'écriture.

### Ésope et le renard des fables

En Grèce archaïque, le genre de la fable relève de l'*ainos*, la poésie du blâme<sup>24</sup> ; le renard y joue un rôle prépondérant, et circule à l'aise dans le monde de la fable, et de la satire iambique, informelle et anti-héroïque<sup>25</sup>. Archiloque cite plusieurs fables, et évoque en particulier le renard et l'aigle (fgt 174-181 W), le renard et le hérisson (fgt 201 W)<sup>26</sup> ; Pindare (*Pyth.*, II, 77-80) évoque le renard et le loup (*ibid.*, 84) ; mais la fable grecque s'incarne dans un auteur au moins partiellement mythique, Ésope, dont le renard est le personnage favori<sup>27</sup>. Une *kulix* du Ve siècle<sup>28</sup> représente le fabuliste conversant avec un renard, comme si l'animal lui apprenait les histoires. Philostrate (I, 3) décrit l'image des animaux entourant Ésope pour le couronner : « les personnages dont [la peinture] entoure Ésope comme d'un chœur tragique tiennent à la fois de l'homme et de la bête et sont composés d'éléments empruntés au théâtre même du poète. Le renard est le coryphée ; c'est que, dans la plupart des cas, Ésope se sert du renard [...] pour exposer son dessein (trad. Bougot). »

Or, selon ce roman picaresque que constitue sa *Vie*<sup>29</sup>, Ésope rassemble de nombreux traits caractéristiques des personnages de la Quatrième fonction<sup>30</sup>. – la laideur physique d'abord, sur laquelle les textes insistent tout particulièrement ; cette laideur rappelle celle du Thersite de l'*Iliade*, le trublion vindicatif qu'Ulysse fait taire d'un coup de sceptre ; c'est l'un des marqueurs de la Quatrième fonction. Elle se retrouve, sous des formes

<sup>24</sup>Nagy, 1979.

<sup>25</sup>Rothwell, 1995, p. 236 ; García Gual, 1970.

<sup>26</sup>Lasserre F., in *Fable* 1984, p. 61 *et sq.*

<sup>27</sup>Arendt, 1982.

<sup>28</sup>Rome, Vatican, 16552 ; Beazley, 1963<sup>2</sup>, 916. Vers 450 av. J.-C.

<sup>29</sup>Sur la *Vie* d'Ésope, cf. Adrados, 1979, qui montre que les emprunts à la *Vie d'Ahi-kar* ont été fondus dans un récit grec ; Holzberg, 2002, p. 72 *et sq.* ; Compton, 2006.

<sup>30</sup>Sur la laideur, Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 33, 284 ; Compton, 2006, p. 61-62, 122 etc. Le nom d'Eschyle (*Aiskhulos*) signifie « Petit moche ». Sur le statut servile, cf. Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 190-193 ; sur le statut d'étranger, p. 43, 53, 337 ; sur le poète et bouc émissaire, p. 244 ; Compton, 2006, *passim*. Il faut ajouter que la beauté peut caractériser des personnages relevant nettement de la quatrième fonction, soit parce qu'elle permet la séduction trompeuse, soit parce qu'elle évoque la fleur de la jeunesse et les rites de passage (Apollon).

diverses, chez plusieurs poètes – Hipponax, Sapphô, Tyrtée... – et chez Socrate qui ressemblait à Marsyas (Platon, *Banquet*, 215a-222d)<sup>31</sup>, et versifiait Ésope (Platon, *Phédon*, 60b-61c)<sup>32</sup>.

– le statut servile, qui contraste avec une noblesse morale ; ce statut est à la racine du genre de la fable d'après le fabuliste latin Phèdre lui-même : l'esclave, « qui n'osait pas dire ce qu'il voulait, transposa dans les fables ses propres sentiments » (prologue à III, 34-35)<sup>33</sup>.

– le statut d'étranger (Ésope est d'origine barbare, Thrace, ou Phrygien), d'errant, d'exilé.

– l'accusation injuste de criminel impie, voleur d'objet consacré (*hierosoulos*) le conduit à une mort par précipitation d'une falaise (éventuellement précédé de lapidation), fin typique du *pharmakos*, du bouc émissaire. Le personnage marginal passe ainsi dans le monde de l'Altérité radicale, celui des Morts, et le pire des hommes devient un *hērōs* et fait l'objet d'un culte.

Parmi les caractères distinctifs de F 4, plusieurs signent l'appartenance au pôle aryamanique :

– l'hypersexualité du personnage, « don d'Aphrodite » malgré sa laideur repoussante<sup>34</sup>, hypersexualité qui rappelle celle du renard<sup>35</sup>.

– la fonction d'intermédiaire, de communication, d'interprète, servie par la maîtrise de la parole à double sens ; cf. le rapport entre *ainos* et *ainigma*.

– la fonction complémentaire de conseiller des princes et des pouvoirs ; son intelligence lui permet de sauver la situation de son maître, du prince ou de la cité qui l'accueille.

– mais aussi la fonction de poète satirique, la protection des Muses, d'Isis-Tukhè (la Fortune) à ce muet de naissance devenu *logopoiōs*, en relation à la fois intime et hostile avec le dieu Apollon<sup>36</sup>.

Comme l'a montré Todd M. Compton, ces aventures relèvent d'archétypes

<sup>31</sup>Compton, 2006, p. 154.

<sup>32</sup>Compton, 2006, p. 159.

<sup>33</sup>Sur le lien entre fable et servitude, cf. Rothwell, 1995, p. 234.

<sup>34</sup>Adrados 1979, p. 95. Cf. Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 280-283.

<sup>35</sup>Le renard est hypersexué, mais dans les deux genres. Sa féminité se retrouve en anglais moderne, où *foxy* se dit d'une fille *sexy* ; on le voit, dans un conte russe, devenir l'épouse du chat (Gubernatis, 1872, p. 133). Sa queue devient aisément un symbole phallique, et, nous le verrons plus loin, le héros du *Roman de Renart*, marié, viole ou séduit la Louve et même la Lionne.

<sup>36</sup>Compton, 2006, p. 29.



narratifs spécialement associés aux poètes<sup>37</sup>.

### **Le renard, Maître des chemins et Chasseur Noir**

En son domaine naturel, le renard circule discrètement par des sentes qu'on appelle en français des coulées. Imiter sa ruse, c'est, selon l'expression de Solon, « suivre les traces du renard » (ἀλώπεκος ἵχνεσι βαίνειν, Plutarque, *Vie de Solon*, 30). Le Rusé, selon une fable célèbre (Ésope 196 Chambry), examine prudemment les traces des animaux qui sont entrés dans l'ancre du lion et n'en sont point ressortis, et sait en tirer les conséquences.

Comme les autres canidés, le renard reste un prédateur, et en tant que tel, s'associe à des pratiques guerrières, mais ces pratiques particulières se distinguent nettement de la conception générale de la guerre, et relèvent d'un comportement dissimulé, rusé, souvent associé à la jeunesse et aux rites de passage qui conditionnent l'obtention du statut de guerrier-adulte ; représentation à laquelle, dans le cadre de la culture grecque, Pierre Vidal-Naquet a donné le nom de Chasseur Noir<sup>38</sup>.

Une des désignations du casque chez Homère est *kuneē*, qu'on ne peut expliquer que par une fabrication à partir de la peau de chien. Cette explication inévitable restait incompréhensible à Miss Lorimer<sup>39</sup>. Pourtant, les casques ou coiffes en peau d'animal, et pas seulement en cuir de bœuf, sont fréquentes en Grèce archaïque. Volontaire pour une expédition nocturne d'espionnage, Dolōn s'arme d'un arc, se revêt de la peau d'un loup gris (*Il. X*, 334) et d'une *kuneē ktideē* « une coiffe en peau de martre »<sup>40</sup>. Ce casque n'est sans doute guère efficace du point de vue mécanique, mais il l'est par sa symbolique : le personnage qui s'en couvre assimile les capacités de ce petit carnivore habile, aux mœurs nocturnes et crépusculaires ; ainsi s'explique le nom latin du casque – anciennement de cuir – *galea*, emprunté au grec *galeē* « belette ». D'autres ont porté une coiffe de renard *alōpek(e)ē*,

---

<sup>37</sup>Compton, 2006, *passim*.

<sup>38</sup>À la suite de notre article sur la Quatrième fonction (Sauzeau et Sauzeau, 2004), Pierre Vidal-Naquet m'a confié qu'il avait eu bien des années auparavant, dans le contexte du *Chasseur Noir*, l'intuition d'un nécessaire complément au modèle dumézilien.

<sup>39</sup>Lorimer, 1950, p. 245 : « The derivation from κύων is in the highest degree improbable. Why so improbable a material should be used by a people who normally employed ox-hide for such purposes remains unexplained ».

<sup>40</sup>Gernet, 1968, p. 154-171.

*alōpekis*, ou de loup *lukeia*<sup>41</sup>.

Ces animaux sont tous des carnassiers, des prédateurs connus pour leur goût du sang et leurs mœurs discrètes et rusées. Il est clair que, dès la plus haute antiquité, certains guerriers grecs, dans certaines circonstances particulières ou extrêmes, ont reconnu la nécessité de recourir à cette forme de « guerre » irrégulière – extérieure à la norme – où la ruse compte plus que la force, le nombre ou la discipline. C'est pourquoi le renard joue son rôle à Sparte.

Selon une célèbre anecdote un jeune spartiate vole un renardeau (idée curieuse, on l'avouera) et le dissimule sous sa tunique, préférant se laisser déchirer plutôt que de révéler son larcin (Plutarque, *Vie de Lycurgue*, 18, 1 et *Apophtegmes laconiens*, 234) ; ce conte fait évidemment penser à quelque épreuve d'un rite de passage.

Les chefs de guerre de Sparte savent que la victoire ne peut s'obtenir à coup sûr sans la participation de la ruse, et que la déloyauté peut se révéler bien utile. Ainsi disait Lysandre :

Ὅπου γὰρ ἡ λεοντῆ μὴ ἐφικνεῖται, προσραπτέον ἐκεῖ τὴν ἀλωπεκῆν.

« Où n'atteint pas la peau de lion (leontē), il faut ajouter la peau de renard » (Plutarque, *Vie de Lysandre*, 7, 4, 4 ; cf. *Apophtegmes des rois et des généraux*, 190 e 2 ; *Apophtegmes laconiens*, 229 b 5)

Cette cité tout entière vouée à la deuxième fonction (ici symbolisée par la *leontē* d'Héraklès) sait reconnaître les nécessaires pratiques de la ruse et de la dissimulation, qui caractérisent la dimension « aryamanique » de F 4, et s'attire – à Athènes... – une réputation de cité de tricheurs,

ἀλωπεκιδεῦσι (...) ὧν δόλιαι ψυχαί, δόλιαι φρένες.

« de petits renards dont fourbes sont les cœurs et fourbes les esprits » (Aristophane, *Paix*, 1067)<sup>42</sup>.

### **Le renard de Messénie**

Mais ce sont leurs adversaires de Messénie qui ont fait du renard leur fétiche et de la guérilla leur dernière chance de salut. Le Rusé constitue précisément le « symbole » de la Messénie dans la légende du partage du Péloponnèse entre les Héraklides. L'histoire est racontée par le pseudo-Apollodore (*Bibliothèque*, II, 8, 4-5) :

---

<sup>41</sup>Sur ce type de casques et leur signification, cf. Sauzeau P. in Sauzeau et Van Compernelle éd., 2007, p. 25 et sq.

<sup>42</sup>Richer, 2007, p. 98.

« Une fois maîtres du Péloponnèse, ils élevèrent trois autels de Zeus Paternel, sur lesquels ils sacrifièrent, puis ils tirèrent au sort entre eux les cités. Le premier tirage donnerait Argos, le second Lacédémone, le troisième Messène. On apporta un vase plein d'eau et on décida que chacun y jetterait une marque. Téménos et les fils d'Aristodémos y jetèrent des pierres, mais Kresphontès, qui voulait obtenir Messène, y jeta une motte de terre. Comme elle s'était dissoute dans l'eau, les deux autres marques devaient sortir d'abord. On retira la marque de Téménos en premier, celle des fils d'Aristodémos en second et Kresphontès obtint Messène. Ils découvrirent des signes posés sur les autels où ils avaient offert leurs sacrifices : un crapaud pour ceux à qui était échue Argos, un serpent pour ceux de Lacédémone, un renard pour ceux de Messène. À propos de ces signes, les devins déclarèrent que, pour ceux qui avaient trouvé le crapaud, il valait mieux rester dans leur cité (car cette bête n'a pas de force quand elle se déplace), que ceux qui avaient trouvé le serpent seraient terribles dans l'attaque et ceux du renard des rusés (δολίους). » (trad. Carrière-Massonie)

Bernard Sergent avait proposé d'expliquer ce partage du Péloponnèse par le modèle dumézilien<sup>43</sup>. Il faudra cependant revenir sur cette analyse, qui comporte des difficultés. Elle aboutit à placer Lacédémone en troisième fonction, ce qui surprend tout connaisseur de l'histoire grecque, et ne correspond pas au commentaire donné par le texte : « ceux qui avaient trouvé le serpent seraient terribles dans l'attaque ». La proposition mérite donc une discussion particulière<sup>44</sup>. Les Messéniens et leur renard seront rusés, trompeurs (*doliói*), caractère qui peut servir à la guerre, mais n'est pas un indice sûr de deuxième fonction, loin de là.

Plus tard, Bernard Sergent a prouvé l'ancienneté des associations infernales de Pylos. La comparaison avec la géographie symbolique de l'Irlande

---

<sup>43</sup>Sergent, 1977-1978. L'auteur s'appuie essentiellement sur le symbolisme des trois animaux (crapaud, serpent, renard), sans tenir compte du commentaire.

<sup>44</sup>La tradition épique conserve peut-être des traces de cette position fonctionnelle de la Laconie (Ménélas le Riche par excellence, importance d'Hélène etc.).

montre que la Messénie correspond – de l'avis de Bernard Sergent lui-même<sup>45</sup> – à la province irlandaise de Munster, dont les Rees ont démontré l'appartenance à la quatrième fonction<sup>46</sup>, et non à la troisième comme l'écrit Sergent – troisième fonction qui n'a d'ailleurs rien à voir avec les ruses ni les renards. Ces difficultés imposent de reprendre l'étude de la géographie mythique de la Grèce, ce qu'à l'évidence nous ne pouvons faire ici<sup>47</sup>. Contentons-nous de cette constatation : la Messénie est à la Grèce ce que Munster est à l'Irlande, c'est-à-dire la province de quatrième fonction.

### **Aristoménès**

Les guerres impitoyables qui ont permis à Sparte d'anéantir pour des siècles la liberté de la Messénie ont été racontées par Pausanias en son livre IV. La défaite décisive du Grand Fossé contraint les Messéniens survivants à la guérilla. Leur chef est Aristoménès, héros qui a quelque chose d'Achille, mais plus encore d'Ulysse. Il fait partie, comme tant d'*outlaws* médiévaux, de ces « invincible losers »<sup>48</sup> qui mènent une résistance interminable et désespérée contre un ennemi définitivement plus puissant. Que l'histoire d'Aristoménès soit une tradition d'origine archaïque, voire héritée d'un passé plus lointain, ou bien une élaboration postérieure à la « refondation » de Messène, ou bien encore – hypothèse qui paraît la plus probable – les deux à la fois, qu'elle soit liée aux Mystères d'Andania<sup>49</sup>, ne change rien à la

<sup>45</sup>Sergent, 1986.

<sup>46</sup>La Messénie en F 3 contredit l'analyse de l'article de 1977-1978, où elle figurait en F 2. Mais l'analyse qui place la Messénie en F 3 pose un autre problème, car elle s'appuie sur l'ouvrage des Rees qui montre tout autre chose. Sergent écrit (Sergent, 1986, p. 31-32) : « Aldwyn et Brinley Rees ont montré que les quatre provinces traditionnelles de l'Irlande symbolisaient, autour de la province centrale, les trois fonctions indo-européennes. Celle qui se trouve au sud-ouest de l'île, le Mumu (Munster), représente la troisième fonction ». En fait les Rees assignent le Munster à la *quatrième* fonction, et non à la troisième ! (cf. Rees et Rees, 1961, ch. V, 118-139 ; spécialement p. 133-139). C'est le Leinster qui est F 3, avec comme connexion majeure la prospérité (sans les morts).

<sup>47</sup>Nous envisagerons ailleurs l'hypothèse d'une interférence entre deux mytho-géographies : l'une remonterait à l'époque mycénienne, couvrant probablement la Grèce entière où la Laconie est F 3 et la Messénie F 4 ; et une autre restreinte au Péloponnèse, relevant d'une tradition proprement dorienne.

<sup>48</sup>Figueira, 1999, p. 27 ; Ogden, 2004, p. 46.

<sup>49</sup>Deshours, 2006, Ogden, 2004.

donnée essentielle : le héros messénien constitue un exemple frappant de « chasseur noir ». Chef d'une troupe de jeunes *logades* symétriques des cryptes lacédémoniens, le Robin des Bois, ou plutôt le William Wallace messénien mène sa guérilla en s'appuyant sur la ruse, les actions de commando souvent nocturnes. Certaines de ses aventures sont des échecs cuisants dont il se tire de façon peu héroïque, grâce à des complicités féminines<sup>50</sup>, car il plaît aux filles.

Il attaque de nuit le bourg d'Amyclées et il est pris vivant par les Lacédémoniens qui le jettent dans le gouffre Kéadas, mais un aigle – l'épisème de son bouclier ? – le soutient dans sa chute ; alors qu'il allait se laisser mourir parmi les cadavres, il trouve une issue souterraine en suivant un renard (Paus., 18, 4-7)<sup>51</sup> qu'il a lui-même attrapé par une manœuvre digne du Rusé ; un proverbe roumain dit : « Le renard est malin, mais plus malin celui qui attrape le renard ».

Quand il sera capturé pour la dernière fois, ses ennemis lui ouvriront la poitrine, pour découvrir qu'en vrai *berserk* il a le cœur velu (Plinie, H. N., XI, 185)<sup>52</sup>.

L'*hoplon*, l'arme hoplitique par excellence, c'est le bouclier, l'*aspis*. L'importance symbolique du bouclier d'Aristoménès, perdu, retrouvé, et dont l'épisème devient un « parachute magique » lors d'une descente aux Enfers<sup>53</sup>, apparaît paradoxale. Ses démêlés avec les archers crétois (Paus., IV, 19, 4-6) ne le sont pas moins, puisque, si l'on replace ce « chasseur noir » dans son contexte de guérilla, il « devrait » lui-même combattre à l'arc, comme l'a fait cet ancêtre des Messéniens, Melaneus (l'homme noir ?, bon tireur à l'arc qui passait pour fils d'Apollon (Paus., IV, 2, 2). La création littéraire semble avoir joué avec la tradition en l'inversant subtilement. Mais le personnage du combattant rusé, à la fois héros et anti-héros, capable, grâce à la *mētis* du renard, de revenir du sein de la mort, a été comparé de façon convaincante à Ésope<sup>54</sup>.

Aristoménès représente une variante du Chasseur Noir que sa mission de résistance à l'oppression rend héroïque, mais dans un registre caractéristique

---

<sup>50</sup>Ogden, 2004, p. 46-50.

<sup>51</sup>Sur ce thème dans le folklore, cf. Uther, 2006, p. 150.

<sup>52</sup>Sauzeau, 2003 ; Ogden, 2004, p. 118.

<sup>53</sup>Vincent, 2007.

<sup>54</sup>Ogden, 2004, p. 50-54.

de la Quatrième fonction. Il est intéressant de voir fonctionner, ici comme plus tard en Écosse ou en Irlande dans la tradition légendaire des outlaws, une matrice mythique que le « bricolage » de la tradition transforme en machine de propagande « nationale »<sup>55</sup>.

### Le terrier

La présence du renard dans la légende d'Aristoménès ne peut pas être considérée comme superficielle ou anecdotique. En effet, le subtil rouquin ne se recommande pas seulement par ses ruses de prédateur ; il sait aussi se protéger des chasseurs puisqu'il est lui-même chassé. Il sait se construire une demeure souterraine qu'Oppien décrit avec admiration :

Ναὶ μὴν αἰολόβουλος ἐπ' ἀγραύλοισι μάλιστα  
θηρσί πέλει κερδῶ, μάλ' ἀρήϊος ἐν πραπίδεσσι·  
καὶ πινυτὴ ναίει πυμάτοις ἐνὶ φωλειοῖσιν,  
ἐπατύλους οἷζασα δόμους τρητάς τε καλιὰς  
τηλόθ' ἀπ' ἀλλήλων, μὴ μιν θηρήτορες ἄνδρες  
ἀμφὶ θύρῃ λοχόωντες ὑπὸ βροχίδεσσιν ἄγωνται·

« Le Rusé est le plus astucieux (αἰολόβουλος) des animaux sauvages. Dans sa prudence, il se loge au fond d'un terrier admirablement disposé. La demeure qu'il se creuse a sept portes différentes auxquelles conduisent autant de couloirs, et les ouvertures sont fort éloignées les unes des autres. Ainsi, il a moins à craindre que les chasseurs disposant un piège à sa porte, ne le fassent tomber dans leurs lacets. » (Oppien, *Cynég.*, III, 449-460)

Cet admirable terrier<sup>56</sup> – qui offre à son propriétaire à la fois protection

<sup>55</sup>La fiction contemporaine continue la tradition du renard incarnant le personnage du « guerrier », justicier nocturne et rusé : en 1919 Johnston Mc Culley crée le personnage de *Zorro*, c'est-à-dire « le Renard » ; les scénaristes de Walt Disney n'ont pas manqué de faire de Robin des Bois un renard.

<sup>56</sup>Dans la réalité, le renard roux occupe bien un terrier de plusieurs « pièces », long de 5 à 15 m., avec un poste d'observation à l'entrée et une ou plusieurs sorties de secours ; ce terrier est généralement emprunté, souvent au blaireau. Il n'utilise cet abri que de façon exceptionnelle ; c'est là que la femelle met bas et élève ses petits. Sur le renard fouisseur creusant son terrier, cf. la fable de Phèdre, « Le renard et le serpent » (IV, 21).

contre les agressions et ouverture sur tous les horizons du monde – rappelle la maison du scandinave Loki, « trickster » si proche à bien des égards de Renart le goupil : Loki, après la mort de Baldr, « s'enfuit, se cacha sur une montagne. Il s'y fit une maison avec quatre portes afin de pouvoir, de l'intérieur, voir dans toutes les directions... » (*Gylfaginning*, xxxv-xxxvi)<sup>57</sup>. Sa demeure fait aussi du Rusé un familier des profondeurs souterraines, et c'est cette dimension chtonienne qui lui permet de jouer, entre le monde de la lumière et celui des Enfers, son rôle de Maître des Chemins.

### Renards celtiques

Le renard gaulois a quelque rapport avec la royauté. Le grand roi arverne du IIe s. av. J.-C., dont Poseidonios (*in* Athénée, *Deipnosophistes* IV, 37, 1-19 ; cf. Strabon, IV, 2, 3) évoquait la magnificence s'appelait Louernios, et son nom, nous l'avons vu, évoque le renard<sup>58</sup>. L'argument linguistique a été confirmé de façon étonnante par les fouilles du sanctuaire de Corent, qui semble avoir été le centre religieux de sa dynastie. On y a retrouvé des cranes de renards et de loups, et les monnaies « au renard » y étaient frappées<sup>59</sup>.

L'imaginaire du renard en Irlande mérite certainement une étude détaillée<sup>60</sup> : on ne trouvera ici que quelques perspectives qui suffisent à confirmer son rapport étroit avec la Quatrième fonction. Dans la tradition folklorique irlandaise, le renard est considéré comme un animal introduit par les Vikings en tant que leurs « chiens »<sup>61</sup>, donc par les étrangers maléfiques archétypaux des irlandais médiévaux<sup>62</sup>. D'autre part, d'assez nombreux

---

<sup>57</sup>Dumézil, 1986, p. 42. Sur la maison souterraine du « Loki » ossète, Syrdon, cf. *ibidem*, p. 148, n. 2 et 158, n. 2. Un des « renards » royaux du Munster, Crimthann mac Fidaig, serait le constructeur d'une forteresse mythique, Dún Crimthainn, nommée aussi Din Tradui, et bâtie en Grande-Bretagne sur la rivière Dee (*ODCM*, s.u. Crimthann Mór mac Fidaig).

<sup>58</sup>Cf. *supra*, note 000.

<sup>59</sup>Poux, 2003. On trouve commodément les rapports de fouille sur Internet : [www.luern.fr/](http://www.luern.fr/)

<sup>60</sup>Boekhoorn, 2008 ne consacre que quelques lignes au renard irlandais (p. 340) ; il a trouvé à dire bien davantage du chat, p. 341-343.

<sup>61</sup>Ó hÓgáin, 2006, p. 496.

<sup>62</sup>MacCana, 1975.

personnages, dont une dizaine de guerriers de Finn<sup>63</sup> et plusieurs rois irlandais de Leinster et de Munster, s'appellent *Crimthann*<sup>64</sup>, nom propre sans étymologie claire qui est expliqué par un nom commun, attesté seulement dans les lexiques, et glosé par le terme signifiant « renard » (*sinnach*). Ainsi Crimthann Cosgrach s'appelle « le Renard victorieux »<sup>65</sup>. Crimthann Nia Náir (« Neveu de Nár »<sup>66</sup>) est dit avoir été engendré par Lugaid aux Trois raies rouges par un inceste avec sa propre mère<sup>67</sup>. Il fait un voyage avec sa tante, épouse ou amante, la femme fée Nár Thuathchaech (« aveugle de l'œil gauche »), dans l'Autre Monde, et en rapporte de multiples trésors. Il devient haut-roi à une période que certains textes disent être la période de règne de l'usurpateur Cairbre Cinncait « Cairbre à la tête de chat » – il s'agit bien sûr du chat des forêts, animal dont la symbolique est d'une façon générale proche de celle du renard, comme nous le verrons bientôt, mais qui joue un rôle important dans l'imaginaire médiéval irlandais, avec des associations infernales<sup>68</sup>.

Ce triste personnage était donc affligé d'oreilles pointues et fourrées comme celles des chats :

C'est ainsi qu'était Cairbre le hardi  
Qui régnait sur l'Irlande du Sud au Nord :  
Deux oreilles de chat sur sa belle tête,  
De la fourrure de chat sur ses oreilles<sup>69</sup>.

Ces oreilles de chat, qui devaient être plus efficaces que les humaines, sont surtout à comprendre dans un rapport d'opposition avec les fameuses oreilles de cheval ou d'équidé, qui ont signifié la vocation souveraine de tant

---

<sup>63</sup>Sur les Fenians et leur rapport à la Quatrième fonction, cf. Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 159-162.

<sup>64</sup>C'est aussi le nom de Saint Colomba, avant de devenir *Colomkille* « la Colombe du Ciel ».

<sup>65</sup>Keating G., *Forus Feasa ar Éirinn* I, 30 ; *Lebor Gebála Érenn*, V, éd. Macalister p. 289-291.

<sup>66</sup>Ou « Champion de Nár » ? cf. Carey, 2005.

<sup>67</sup>*Annales des quatre maîtres*, âge du Christ 9 ; *Lebor Gebála Érenn*, V, éd. Macalister p. 303-305. Keating G., *Forus Feasa ar Éirinn*, I, 38. cf. Rees et Rees, 1961, p. 234.

<sup>68</sup>Boekhoorn, 2008, p. 341.

<sup>69</sup>Keating G., *Forus Feasa ar Éirinn*, I, 38.



de rois, depuis Midas et ses oreilles d'âne jusqu'au roi Marc de Bérout et tant de rois de contes<sup>70</sup> : ces oreilles là, celles du rôdeur nocturne, signifient la trahison et l'usurpation. Cairbre Cinncait passe pour le plus grand traître de l'histoire irlandaise<sup>71</sup> : il invite les rois à un festin puis organise une violente émeute où ils sont massacrés par la « populace » des asservis. L'usurpation de la fonction royale entraîne disette et stérilité et naissance de monstres. Le traître meurt de la peste et la prospérité revient.

Un autre homonyme, Crumthann Niath Nair<sup>72</sup>, des Érainn de Munster, attaque Cuchulainn en traître, alors que le héros s'est caché la face afin de ne pas voir la femme qui perfidement s'expose nue pour le désarmer. Les deux traîtres finissent mal, on s'en doute...

Crimthann mac Fidaig est un roi du Munster et haut roi (IVe siècle ap. J.-C.). Il meurt empoisonné par sa sœur Mongfhinn « Crinière blanche », veuve du haut-roi précédent et sorcière réputée<sup>73</sup>. Fondateur de la dynastie des Eóganachta, il compte plusieurs Crimthann dans sa descendance<sup>74</sup>, par ex. son arrière-petit fils un Crimthann Srem mac Echado<sup>75</sup>, roi de Munster (VIe s. ap. J.-C. ?).

Signalons enfin ce curieux Saint Sinnach (Renard) mac Dara, saint très redouté, protecteur paradoxal des pêcheurs puisque voir un renard et prononcer son nom était pour eux de mauvais augure<sup>76</sup> ; c'est à son église qu'on ensevelissait les enfants morts avant leur septième année<sup>77</sup>. D'autre part, dans le folklore irlandais, le renard ne se contente pas du rôle de trickster, il a quelque chose d'un médium<sup>78</sup>.

---

<sup>70</sup>Milin, 1991.

<sup>71</sup>*Coir Anman*, p. 384 § 241 Stokes et Windish, 1897. Cf. Milin, 1991, p. 158-163.

<sup>72</sup>*Mesca Ulad*, in *Lebor na hUidne*, 1527-1543. Sur ce nom, son rapport avec le héros fils de Lugaid, et la signification de cet épisode, cf. Carey, 2005, p. 120.

<sup>73</sup>*Annales des quatre maîtres*, âge du Christ 378 ; *La mort violente de Crimthann mac Fidaig (Aided Chrimthaind Maic Fhidaig)*, *Revue Celtique* XXIV, 1903. Sterckx, 2009.

<sup>74</sup>Voir par ex. les généalogies du *Book of Munster* (1703).

<sup>75</sup>*Annales de Tigernach*, AT 522, 3.

<sup>76</sup>D'après Westropp, 1923, le fait de voir une femme rousse, un renard ou un chat est de mauvais augure pour l'Irlandais qui va à la pêche.

<sup>77</sup>Westropp, 1912, p. 210.

<sup>78</sup>D'après Ó hÓgáin, 2006, *ibid.*, le renard était considéré comme pouvant prédire les événements, y compris les changements de temps, et son aboiement annonçait la

Il convient de remarquer l'association insistante des personnages et des rois irlandais dont le nom évoque le renard (ou le chat sauvage) avec une souveraineté souvent problématique, et plus généralement des thèmes caractéristiques de la Quatrième fonction (satire, voyage dans l'Autre Monde, capacités de médium, usurpation, assassinat, poisons, émeute, trahison...), et d'autre part la province de Munster<sup>79</sup>.

### **Le renard médiéval**

L'ambivalence maximale qui est celle de la quatrième fonction tend à la péjoration, voire à la diabolisation dans un système fondamentalement dualiste comme le christianisme médiéval. Le goupil est démoniaque, symbole du Malin, figure de l'hérétique<sup>80</sup>. Il ne jouit pas aux yeux du chasseur du prestige du loup ou du cerf. À la Renaissance, d'après le fameux traité de John Manwood, *Treatise and Discourse on the Laws of the Forrest* (1598) le renard ne fait pas à proprement parler partie du gibier de la *Forest* royale, comme le loup (en réalité disparu d'Angleterre dès le Xe s.), le sanglier, le lièvre ou le cerf et la biche, mais de la *Chase*, comme le chevreuil<sup>81</sup>. Pourtant une certaine forme de littérature médiévale fait du goupil son héros paradoxal, sans que ni les autres personnages ni les lecteurs puissent jamais choisir entre l'admirer ou le détester.

### **Le Roman de Renart**

On a beaucoup discuté, depuis l'époque romantique, pour savoir si le *Roman de Renart* relevait de la création populaire, du folklore international, de l'oralité, ou bien de la tradition livresque. C'est la dernière hypothèse qui l'a pour l'essentiel emporté ; mais à vrai dire, du point de vue très général qui est le nôtre, le problème des sources et des modes de transmission est relativement secondaire. Ce qui nous intéresse, c'est la structure idéologique

---

pluie. Dans quelques cas, un groupe de renards était censé s'assembler près d'une maison pour entonner en chœur des aboiements comme signe de la mort prochaine d'un membre de la maisonnée. Sur le rapport du médium avec F 4, cf. Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 229 *et sq.*

<sup>79</sup>Je remercie Guillaume Oudaer pour m'avoir mis sur la piste du renard celtique et donné de précieuses indications bibliographiques.

<sup>80</sup>Uther, 2006, p. 139.

<sup>81</sup>Une *Chase*, si elle ne fait pas partie d'une *Forest*, ne relève pas de l'autorité royale et n'est pas protégée de la même façon par la *Forest Law*.

qui explique le jeu dynamique d'associations et d'oppositions que nous appelons matrice mythique.

« Vaste chantier sur lequel plus de vingt auteurs plus ou moins talentueux ont travaillé pendant près d'un siècle, de 1175 à 1250 »<sup>82</sup>, le *Roman de Renart* a été rédigé en langue d'oïl à partir du croisement de traditions diverses, orales et écrites, d'origines surtout germanique et française, de contes zoomorphiques dont la tradition remonte à la plus haute antiquité, et d'œuvres « savantes » médiévales rédigées en latin. En cette œuvre foisonnante règnent l'intertextualité, la parodie des genres nobles, la satire sociale ; œuvre mouvante et ouverte, comme un tronc d'où poussent diverses « branches ». Ce qui fait malgré tout l'unité du Roman, c'est son héros, le goupil Renart, qui incarne une version particulièrement complète de ces personnages mythiques dont nous entreprenons de décrire les constantes et les transformations, ces hors-la-loi et maîtres du chemin d'ascendance indo-européenne.

Dans le monde de fantaisie que construisent et déconstruisent les poètes du Roman, les animaux sont à la fois ou successivement eux-mêmes et l'incarnation d'un caractère humain, ou, d'une façon qui reste souvent implicite, d'un type social. « Entre animaux, on est homme ; qu'un humain surgisse, on est bête »<sup>83</sup>. Ce carnaval des bêtes joue selon différents systèmes d'opposition. D'une façon générale, sans qu'on puisse parler d'un codage social univoque et stable, ni exclure que certaines figures historiques aient pu servir de modèle et donner leur nom à des personnages, les animaux représentent des nobles, chevaliers, barons ou prélats, mais de rangs différents, le plus souvent des prédateurs. Les humains, eux, sont presque toujours des paysans, des « vilains ». « Au fond, écrivait Jean Batany, la pluralité des espèces animales est peut-être plus précieuse comme image d'un désordre que comme image d'un ordre »<sup>84</sup>. Ce n'est pas un hasard que ce désordre, ou ce non-ordre, soit animé par la silhouette agile et la parole d'illusions de Renart.

### **La société des bêtes**

Le couple principal du loup et du goupil, avec les noms de *Reinardus* et

---

<sup>82</sup>Dufournet, 2007, p. 55.

<sup>83</sup>Dufournet, 2007, p. 130.

<sup>84</sup>Batany, 1989, p. 186.

*Ysengrimus*, est apparu vers 1150 avec l'*Ysengrimus*, long roman burlesque, en 6574 vers élégiaques latins, dont l'auteur serait un flamand, « Magister Nivardus », ou « Balduinus Cecus » (Baudouin l'Aveugle), ou bien « Bernard ». Le loup y caricature le moine avide, voire l'abbé et l'évêque (ces mêmes personnages qui sont, dans l'Angleterre des *Ballades* de Robin Hood, les ennemis et les victimes du héros de la ruse et de l'habileté...) ; et Renart l'image du dominé qui triomphe par son intelligence – mais, comme il arrive souvent aux trompeurs, il est parfois berné par plus faible que lui. Bref, c'est le monde à l'envers – qui remet le monde à l'endroit<sup>85</sup>... Le monde de l'*Ysengrimus* est un monde carnavalesque.

Dans le *Roman de Renart*, Isengrin, peu intelligent mais physiquement puissant, est le Connétable du roi. À l'époque de la rédaction, le connétable est le garde des écuries royales, charge importante, mais pas encore celle du chef des armées que sera Du Guesclin. Il a pourtant quelque chose d'un guerrier qui doit remonter assez haut – son nom (rad. *is-* « dureté, brillant » et *-grimr* « masque ») évoque « un masque de combat en fer »<sup>86</sup>. Dans son duel avec Renart (VI M, v. 861-879), il porte un écu vermeil, alors que Renart porte un écu jaune : selon un codage héritier du codage fonctionnel des couleurs indo-européennes, ce choix l'installe en deuxième fonction, et son adversaire en quatrième<sup>87</sup>. Isengrin et Brun l'Ours incarnent la Force bête et brutale – une image polémique et négative de la seconde fonction.

Le Roi-Empereur est incarné par le lion Noble, qui tient une cour, où sa souveraineté s'exerce selon une alternance de faiblesse, de générosité et de cupidité, de noblesse et de bestialité : il cherche à préserver la paix à tout prix, mais plus par l'effet d'une paresse égoïste que par devoir, et finalement la tyrannie n'est jamais loin derrière la royauté, dont le Roman donne une image elle aussi plutôt négative.

### **Le statut de Renart**

Quel est, dans cette comédie animale qui satirise la comédie humaine, le statut de Renart ? Presque toujours au centre de la narration, il a les faveurs de l'auteur, et celles du public à l'évidence, mais le narrateur, parfaitement

---

<sup>85</sup>Mann, 1988, p. 21, 25.

<sup>86</sup>Schramm, 1957, p. 77 ; Bonafin, 2006, p. 227. Sur le rôle de connétable, cf. Devard, 2010, p. 177.

<sup>87</sup>Comme nous verrons *infra*.

conscient de la méchanceté de son personnage, a pour lui peu d'estime sur le plan moral.

Ce personnage est décidément un noble, un châtelain, mais marginal<sup>88</sup> et dévalorisé. Il vit, avec sa famille, à l'écart, en son terrier-château de Maupertuis, au nom significatif « trou, passage mauvais » – et son fils aîné s'appelle Malebranche. Il est, bien évidemment, lié au monde de la nature et de la forêt, mais toujours à la périphérie du monde cultivé, où se trouve l'essentiel de sa nourriture. Et, comme Robin Hood, on le trouve souvent au pied d'un arbre (XIII Martin, v. 239, 1131 etc.). Comme beaucoup des tricksters indo-européens, c'est un être petit – comme Hermès voleur, comme Ulysse (*Od.*, IX, v. 513-517), comme Loki – et plutôt chétif (grelles et menus : II Martin = IX Strubel, v. 1054), mais vif et rapide. Sa couleur rousse signale sa fausseté<sup>89</sup> ; il souffre régulièrement de la faim : attiré par les proies appétissantes et – en principe – faciles que constituent les animaux domestiques, c'est un rôdeur des broussailles, des haies (un de ses fils s'appelle Percehaie), des sentiers et des chemins de la périphérie.

Sa pratique est merveilleusement évoquée au début de l'aventure des anguilles (III Martin = X Strubel ; v. 15-23) :

« Son trajet finit par le mener à un chemin, dans lequel il s'engage. Voilà Renart qui s'accroupit au milieu du chemin : il tend son cou frénétiquement dans toutes les directions, ne sachant où trouver de quoi se nourrir ; la faim lui fait une guerre cruelle. [...] Il se couche alors à côté d'une haie : il attendra là ce que le hasard lui réserve (*Iluec atendra aventure*)... »

Ces lignes font un curieux écho aux évocations de Robin Hood et de ses compagnons, installés au bord de la grand route pour guetter leurs futures victimes.

Dans la langue du *Roman*, la ruse du goupil s'appelle *enging*, art<sup>90</sup>, *barat*, *guile*. Cette ruse, qui doit son nom au vocabulaire de la vènerie, « fait partie d'une méthode de chasse : furtivité, préférence pour les détours et les

---

<sup>88</sup>Y compris au sens propre, son image étant rejetée dans les marges du manuscrit... Barre, 2007.

<sup>89</sup>Par ex. Branche III Strubel, v. 477.

<sup>90</sup>Guenova, 2003, p. 120, 149.

fourrés, reptation sournoise »<sup>91</sup> ; elle constitue à la fois le principe du Roman, et la composante essentielle de ce personnage de maître des Chemins qu'est Renart. Anna Lomazzi a montré que la ruse, l'engin de Renart, a la même valeur que l'arc dans la société médiévale, arme interdite au chevalier des Chansons de geste ou des romans courtois, mais qui peut retrouver une valeur positive, comme l'arc-qui-ne-faut de Tristan<sup>92</sup>.

Comme les hors-la-loi de la tradition, Renart l'« universel trompeur » (*qui le secle engine*) sait épier l'adversaire ou la victime (XVI M, 919-924). Comme ses frères les *outlaws*, alors qu'il est partout recherché, il joue du déguisement, de la teinture – en jaune (Ib M), d'ailleurs accidentelle, mais bien utile (2114-2116) :

« jaunez en sui et reluisant  
Ja ne serai coneüz  
En leu ou j'ai esté veüz... »  
« me voilà devenu jaune vif.  
Jamais on ne me reconnaîtra

dans aucun lieu où l'on m'a déjà vu... » (trad. Dufournet - Méline)

Michel Pastoureau<sup>93</sup> a montré que le jaune est par excellence la couleur du déguisement et de la fausseté. Lors de son duel contre Isengrin, qui porte, lui, le vermeil et le rouge de la seconde fonction, Renart se trouve un écu « tot gaunes » (VI M, v. 861-879). Le jaune, dont le roux est la forme « superlative », est l'un des héritiers de cette couleur « chlore » que les plus anciens Indo-européens associaient volontiers à la quatrième fonction<sup>94</sup>. Ailleurs, dans une branche plus tardive où le caractère du personnage devient plus inquiétant encore, il se teint en noir (XIII M), couleur sinistre et diabolique.

Il use aussi du pseudonyme, se faisant passer pour Galopin le jongleur (Ib M)<sup>95</sup> – un nom, on le notera, de coursier, de messager. Une de ses ruses consiste en effet à se déguiser en un jongleur venu de terres étrangères et parlant un savoureux « français »<sup>96</sup>, ce qui nous renvoie avec une précision

<sup>91</sup>*Roman de Renart*, Strubel A. éd., 1998, p. XXXI.

<sup>92</sup>Lomazzi, 1980.

<sup>93</sup>Pastoureau, 1997, p. 28.

<sup>94</sup>Sauzeau et Sauzeau, 2010 ; Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 75-130.

<sup>95</sup>Dufournet, 2007, p. 125.

<sup>96</sup>Batany, 1989, p. 230, écrit à ce propos : « comme dans l'*Odyssée*, le masque d'exclu d'un jongleur permet au héros de mener à bien sa vengeance. »

troublante aux exploits de certains de ces hors-la-loi médiévaux, Fouque, Eustache ou Johan de Rompaigne, tous des Maîtres du chemin marginaux et rusés dont nous reprendrons ailleurs une étude approfondie. Selon la branche XXIII, v. 1321-1326, il a appris la magie à Tolède, comme Eustache, et c'était un disciple « très sérieux et intelligent (*Molt fut sages et entendanz*) », qui « les oreilles toutes droites, écoute, réfléchit profondément »... Il a appris la musique en quinze jours (Ib M v. 2751-2753).

Il sait la médecine (X M, v. 1291-1307) et guérit le lion grâce aux drogues prétendument ramenées de chez les Sarrasins. Les personnages « arymaniques » et les représentants de la quatrième fonction plus généralement, semblent avoir possédé leur médecine, comme ceux des trois premières fonctions : prières et formules (F 1), chirurgie (F 2), herbes (F 3) ; certaines pratiques du poison, du rite magique, voire de la sorcellerie, leur reviennent : ainsi dans l'*Odyssee* (X, 302-306), c'est le dieu Hermès qui donne à Ulysse le fameux *pharmakon* au nom énigmatique *molu*, antidote aux philtres de la sorcière Circé.

### Renart et la souveraineté

Renart est d'autre part un auxiliaire de souveraineté – en principe et de par son nom Reginhart « conseiller »<sup>97</sup>, étymologie dont le poète semble conscient, comme si la tradition l'avait maintenue depuis l'époque franque – où du reste ce nom était fréquent<sup>98</sup> : « J'ai trompé maint homme sensé et filouté maint sage, et j'ai aussi donné maint bon conseil : il est bien juste que l'on m'appelle Renart (*Par mon droit non ai non Renart*) » (Branche IX Martin = XII Strubel ; v. 556-560). Bien entendu, ses conseils sont à prendre avec des pincettes. En fait il constitue une menace bien réelle pour le souverain, jusqu'à devenir, nous allons le voir, un véritable usurpateur<sup>99</sup>.

Mais, comme dans le cas d'Hermès ou d'Ulysse, au Moyen-âge comme dans l'Antiquité, pour une grande part la ruse du goupil est un art de la

<sup>97</sup>Le nom de Renart est issu de *Reginhart* < \**ragina*, « conseil, jugement » cf. \**reġ-*, + *hard*, « brave, courageux » (étymologie déjà proposée par Jacob Grimm). L'idée de conseil s'exprime par la même racine dont est issu, dans plusieurs autres domaines linguistiques, le nom même du roi (lat. *rex*, skt. *raja-* etc.)

<sup>98</sup>Bonafin, 2006, p. 227.

<sup>99</sup>Guenova, 2003, p. 109.

parole, de la parole-action, de la séduction et du mensonge. « Renart, écrit A. Strubel, incarne les aspects les plus fascinants et les plus inquiétants de cette puissance irrésistible du langage »<sup>100</sup>.

Renart le goupil tient dans cette cour une place particulière ; à la fois périphérique et parfois proche conseiller du Roi, ce personnage hors-norme, à la fois odieux et attirant, sort de sa tanière-château pour trouver de la nourriture, pour lui-même et sa famille souvent famélique. Mais il profite des occasions pour une aventure sexuelle avec la louve ou la lionne : comme Ésope, il est très porté sur le plaisir amoureux, mais sous des formes illégitimes, voire violentes<sup>101</sup> ; il s'intéresse tout particulièrement aux grandes dames, qui ne sont pas toujours insensibles aux charmes de cet aventurier, et de ce point de vue il ressemble fort à Robin Hood.

Surtout il ne se prive jamais du plaisir de nuire, y compris à son souverain. Selon le récit de la Branche Ia Martin (Ib Strubel), il profite d'une sortie nocturne pour violer la lionne Fièvre pendant son sommeil, alors même que l'armée royale fait le siège de son château de Maupertuis. Et plus tard, grimpé sur un chêne pour échapper au lynchage, il frappe le Roi d'une pierre sur la tempe et s'enfuit en profitant de la panique. Souvent il est poursuivi et court le risque d'être lynché et pendu.

La branche XI Martin (XVI Strubel), souvent négligée, est, dans notre perspective, plus intéressante encore. On y voit les païens, conduit par le Chameau, attaquer le royaume. Noble part en expédition pour les combattre aux frontières, et charge Renart d'assurer l'intérim. Bien entendu, le méchant rouquin organise aussitôt l'usurpation, fait croire que le Roi a été tué, se fait nommer Empereur et épouse la Reine, qui de toute façon a un faible pour lui : nous retrouvons là, grossièrement chargé, le lien proche de la complicité qui unit Robin Hood à la reine ou à l'épouse de shériff. Le souverain de retour n'apprécie guère et met le siège devant son propre palais. Renart prépare une sortie nocturne pour tuer le Roi. L'entreprise échoue de justesse, et Renart est capturé. Au moment de payer ses crimes, le goupil rappelle au souverain les services qu'il lui a rendus :

---

<sup>100</sup>*Roman de Renart*, Strubel A. éd., 1998, p. XXXV.

<sup>101</sup>*Cf.* Sauzeau et Sauzeau, 2012, p. 169 *et sq.* La note sexuelle du renard est pour les Anglais sensible au niveau du langage populaire, mais associée au genre féminin (*foxy* étant proche de *sexy*).



« Je suis coupable envers vous, je le sais bien ; mais si vous me pardonnez aujourd'hui, je serai bien récompensé pour le service que je vous ai rendu en vous guérissant de la fièvre, lorsque pour vous je suis allé à Palerme, dans le pays de Rome et à Salerne ; pour vous j'ai même franchi la mer et j'ai même séjourné très longtemps chez les Sarrasins pour chercher un remède afin de vous guérir. Récompensez-moi de tout cela<sup>102</sup>... »

La Souveraineté, pour exercer efficacement le pouvoir, a toujours besoin de la ruse. La Première fonction ne peut se passer durablement de cette arme décisive. Elle ne peut se permettre un conflit définitif avec le Maître rusé des chemins et de leurs détours ; impossible d'éliminer cet auxiliaire déloyal, mais indispensable, et toujours si charmant...

Et le Lion fait grâce au goupil<sup>103</sup>...

ADRADOS F. R., "The *Life of Aesop* and the Origins of Novel in Antiquity", *QUCC*, n.s. 1, 1979, p. 93-112.

ARENDT D., "Der Fuchs in der Fabel von Äsop bis Goethe", *Neue deutsche Hefte*, 29, p 486-5001982

BADER Françoise, "Le renard, le loup, le lion razzieurs : contribution à l'étude de la phonétique historique des laryngales", *Bulletin de la société linguistique de Paris*, 90, 1995, p. 85-145.

BARRE A. "Marges ou marginalia dans le manuscrit D Douce 360 du *Roman de Renart*", *Textimage* n° 1, avril 2007 (en ligne).

BATANY Jean, *Scène et coulisses du Roman de Renart*, SEDES, Paris, 1989.

BEAZLEY J., *Attic Red-Figures Vase-Painting*, Oxford, 1963<sup>2</sup>.

BOEKHOORN Dimitri N., *Bestiaire mythique, légendaire et merveilleux dans la tradition celtique*, thèse Rennes, 2008. [en ligne]

BONAFIN M., *Le Malizie della Volpe*, Carocci, Roma, 2006.

BONFANTE G. "Études sur le tabou dans les langues indo-européennes", in *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève, 1939; p. 195-207.

BRAUNSTEIN Ph., "Forêts d'Europe au Moyen-Âge", *Les Cahiers du Centre de Recherches historiques*, 6, 1990 [en ligne].

CAREY J., "Two notes on names", *Éigse*, 35, 2005, p. 116-124.

---

<sup>102</sup>« Renart empereur », trad. R. Bellon, in *Roman de Renart*, Strubel A. éd., 1998, p. 644.

<sup>103</sup>Je remercie une fois de plus mon frère André pour ses critiques et ses suggestions.

- CHANTRAINE, P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968 – 1980. (= *DÉLG*)
- COMPTON T. M., *Victim of the Muses, Poet as Scapegoat, Warrior and Hero in Greco-Roman and IE Myth and History*, Cambridge Mass. & London, 2006.
- CORBEL-MORANA Cécile, *Le bestiaire d'Aristophane*, Paris, 2012.
- DELAMARRE X., *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, 2003.
- DESHOURS N., *Les mystères d'Andania, Étude d'épigraphie et d'histoire religieuse*, Bordeaux, 2006.
- DETIENNE M. et VERNANT J.-P., *Les ruses de l'intelligence : la Mètis des Grecs*, Flammarion, 1974.
- DEVARD Jérôme, *Le Roman de Renart, reflet critique de la société féodale*, Paris, 2010.
- DUFOURNET Jean, *Le Roman de Renart entre réécriture et innovation*, Orléans, 2007.
- DUMÉZIL G., *Loki*, Paris, 1986.
- Fable (La)*, Entretiens de la Fondation Hardt, Vandœuvres-Genève, 1984.
- GARCÍA GUAL C., "El Prestigio del Zorro", *Emerita* 38, 1970, p. 417-431.
- GERNET Louis, *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, 1968.
- GUBERNATIS Angelo, *Zoological Mythology*, London, 1872.
- GUENOVA Vessela, *La Ruse dans le Roman de Renart et dans les œuvres de François Rabelais*, Orléans, 2003.
- HARRISON Robert, *Forêts : essai sur l'imaginaire occidental*, Champs essais, Paris, 1992.
- HOLZBERG N., *The Ancient Fable*, Bloomington, 2002.
- ISSARTEL Guillaume, *La Geste de l'Ours*, Champion, Paris, 2010.
- LE GOFF J., *L'imaginaire médiéval*, Paris, 1991<sup>2</sup>.
- LISSARRAGUE F., *L'autre guerrier : archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris-Rome, 1990.
- LOMAZZI Anna, "L'eroe come trickster nel Roman de Renart", *Cultura Neolatina*, 40, 1980, p. 55-65.
- LORIMER H. L., *Homer and the Monuments*, London, 1950.
- MACCANA P., « The Influence of the Vikings on Celtic Literature », in O'Cuiv 1975, p. 78-118.
- MANN Jill, *The Roman de Renart and the Ysengrimus, A la recherche du Roman de Renart*, New Alith, 1988.
- MEILLET A., "Quelques hypothèses sur les interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes", *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921, p. 195-"
- MEURANT A. éd., *Routes et parcours mythiques*, Bruxelles, 2011.
- MILIN Gaël, *Le roi Marc aux oreilles du cheval*, Genève, 1991.
- MILLER Dean A., "Culture and Nature, Road and Wilderness: the Ecology of Myth", in Meurant 2011, p. 187-197.

- NAGY Gregory, *The Best of Achaeans*, Baltimore-London, 1979.
- O'CUIV éd., *The Impact of Scandinavian Invasion on the Celtic Speaking Peoples c. 800-1100*, Dublin, 1975.
- Ó HÓGÁINN D., *The Lore of Ireland*, Cork, 2006.
- OGDEN Daniel, *Aristomenes of Messene, Legends of Sparta's Nemesis*, The Classical Press of Wales, Swansea, 2004.
- PASTOUREAU Michel, *Jésus chez le teinturier, Le léopard d'or*, Paris, 1997.
- PASTOUREAU Michel, *Une histoire symbolique du Moyen-Âge*, Seuil, Paris, 2004.
- POUX Matthieu 2003, "L'atelier monétaire de Corent", *L'archéologue, Archéologie nouvelle*, 68, 2003, p. 49-50.
- REES A. & REES B., *Celtic Heritage*, London, 1961.
- REGALADO Nancy, "Tristan and Renart : two tricksters", *L'Esprit créateur*, 16, 1976, p. 30-38
- RENOU L., "Introduction", *Pañcatantra*, Paris, 1965.
- RICHER Nicolas, "Une équité conjoncturelle : Remarques sur l'usage de pratiques déloyales et sur le sens de la responsabilité à Sparte, à l'époque classique", in Birgalias N. & alii eds., *The Contribution of Ancient Sparta to Political Thought and Practice*, Pyrgos, 2002, p. 95-115.
- ROISMAN H. M., "Kerdion in the *Iliad* : Profit and Trickiness", *TAPhA* 120, 1990, p. 23-35.
- ROTHWELL K. S., "Aristophanes *Wasps* and the Sociopolitics of Aesop's *Fables*", *CLJ*, 90, 1995, p. 223-254.
- SAUZEAU P., "Des *berserkir* en Grèce ancienne ?", in *Accorinti D. & Chuvin P., Des géants à Dionysos*, Alessandria, 2003, p. 95-108..
- SAUZEAU P., *Les partages d'Argos*, Paris, 2005.
- SAUZEAU P., "Prolégomènes à l'étude du vocabulaire et de la symbolique du casque dans l'Antiquité : l'exemple du casque", in SAUZEAU P. & VAN COMPERNOLLE Th. eds. 2007, p. 13-33.
- SAUZEAU P., « Les rites de passage et la théorie de la quatrième fonction » in Ph. Hameau et alii, *Les rites de passage de la Grèce d'Homère à notre XXI<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, 2010.
- SAUZEAU P., "Marginalité et souveraineté : des chemins de traverse aux allées du pouvoir", in Meurant A. 2011, p. 251-266.
- SAUZEAU A. & SAUZEAU P., "Une couleur disparue, la couleur chlore", in Badie M.-F. et alii eds., *La fabrique du regard*, Paris, 2011, p. 77-88.
- SAUZEAU A. & SAUZEAU P., *La quatrième fonction*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- SAUZEAU P. & VAN COMPERNOLLE Th. eds., *Les armes dans l'Antiquité, de la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007.
- SCHRAMM G., *Namenschatz und Dichtersprache*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1957.
- SCHRIJVER P., "The British Worf for Fox and its I.-E. Origin", *JIES*, 26, p. 421-434.

- SERGET Bernard, "Le partage du Péloponnèse entre les Héraklides", *RHR*, 192, 2, 1977, p.121-136 ; 193, 1, 1978, p. 3-25.
- SERGET B., "Pylos et les Enfers", *RHR*, 203, 1, 1986, p. 5-39.
- SERGET B., *Celtes et Grecs I, Le livre des héros*, Paris, 1999.
- TAILLARDAT J., *Les images d'Aristophane*, Paris, 1965.
- UTHER Hans-Jörg, "The Fox in World Literature : Reflections on a 'Fictional Animal' ", *Asian Folklore Studies*, 65, 2006, p. 133-160.
- VENDRYES J. et al., *Lexique étymologique de l'Irlandais ancien*, 7 vols, Dublin 1959-1996 (= *LIEA*).
- VIDAL-NAQUET, P., *Le Chasseur Noir*, Paris, 1983.
- VIDAL-NAQUET, P. 1989 : « Retour au Chasseur Noir », in *Mélanges Pierre Lévêque*, Besançon, p. 387-411.
- VINCENT Jean-Christophe, "Le bouclier d'Aristoménès : une arme de propagande politico-religieuse dans la *Périégèse* de Pausanias" in SAUZEAU & VAN COMPERNOLLE édés 2007, p. 231-248.
- WESTROPP T. J., "A Folklore Suvey of Courty Clare", *Folklore* 23, 1912, p. 204-215.
- WESTROPP T. J., "A Study in the Legends of the Connacht Coast, Ireland", *Folklore* 28, 1917, p. 180-207.
- WESTROPP T. J., "A Study of the Folklore of the Coasts of Connacht", *Folklore* 34, 1923, p. 333-349.